

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les prix littéraires Esso et Molson du Cercle du Livre de France
Les Cercles concentrique de Simone Piuze / À l'ombre des tableaux noirs de Normand Rousseau

André Vanasse

Numéro 9, février 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40106ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vanasse, A. (1978). Les prix littéraires Esso et Molson du Cercle du Livre de France : *Les Cercles concentrique* de Simone Piuze / *À l'ombre des tableaux noirs* de Normand Rousseau. *Lettres québécoises*, (9), 8–10.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1978

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Les prix littéraires Esso et Molson du Cercle du Livre de France

Les Cercles concentriques

de Simone Piuze

À l'ombre des tableaux noirs

de Normand Rousseau

Le Cercle du livre de France dirigé par Pierre Tisseyre continue, bon an mal an, l'oeuvre de diffusion entreprise il y a plusieurs années. L'image de cette maison est celle du « low profile » ; elle évite la surproduction et l'optimisme à outrance. Le résultat est pour le moins concluant : plutôt que de connaître le désastre ou la stagnation comme ce fut le cas pour beaucoup d'autres de ses rivales, elle offre les gages d'une bonne santé financière et peut, de ce fait, maintenir les objectifs culturels qu'elle s'était fixés.

Dans cette perspective, il n'est pas étonnant de constater que Le Cercle du livre de France, afin de favoriser la création, fasse appel à la générosité de riches entreprises qui, de par leurs activités de production, n'ont rien à voir avec la littérature. Jutaposer « Esso » avec « Le Cercle du livre de France » ou « Molson » avec « Jean Béraud » permet sans doute de réussir une combinaison gagnante du point de vue financier mais crée, d'autre part, une inesthétique figure de style... à moins que tous et chacun admettent ouvertement que le livre est une production qui ne se différencie guère de celle d'un tonneau de bière ou d'un baril d'huile !

Quoi qu'il en soit, le concours pour les prix Esso-Le Cercle du livre de France et Jean Béraud-Molson a connu, cette année, un succès sans précédent. Le taux de participation a été à ce point élevé qu'on pouvait presque se demander si les six millions que nous sommes n'avaient pas

décidé d'écrire plutôt que de se parler ! Il faut bien avouer que recevoir la somme de cinq mille dollars pour écrire un roman, constitue un salaire que nos meilleurs écrivains n'ont probablement jamais espéré. Cette incitation financière justifie en grande partie l'immense succès de ce concours.

Cette année la lutte (du moins l'avons-nous appris par la suite) se livrait entre Westmount et le quartier de l'Est. Westmount comme il fallait s'y attendre l'a emportée sur le quartier de l'Est, lequel a dû se contenter... de la petite bière Molson !

Pour couper court à la plaisanterie, je crois que le jury n'a pas fait preuve de partialité criante en favo-



risant *Les Cercles concentriques* de Simone Piuze plutôt que *À l'ombre des tableaux noirs* de Normand Rousseau. *Les Cercles concentriques* ne sont pas sans faiblesses mais le sujet et la façon de le traiter valent indéniablement la mention qu'ils se sont méritée. J'ai d'ailleurs dit beaucoup de bien de ce roman dans un article publié dans *Le Droit* (édition du 17 décembre 1977). On voudra bien accepter que je récidive dans cet article. Car, je dois l'avouer, j'ai été fasciné par l'héroïne (aussi belle que son auteur, semble-t-il) dont la principale activité consiste à assassiner ses flirts pour ensuite les conserver dans le congélateur de son grenier. À cette passion peu commune s'ajoute celle, irrépressible, de transpercer de son couteau tous les chats mâles qui ont le malheur de saillir leur femelle sous sa fenêtre. Pour faire diversion, l'héroïne, plutôt que de les congeler comme de vulgaires humains, les empaille avec art et délicatesse.

Inutile de préciser qu'Isabelle est névropathe. Issue d'une riche famille, elle déteste autant son père Émile St-Maurice, colonel de son métier puis par la suite consul du Canada en Argentine, que sa mère Germaine Côté-St-Maurice. Le premier, de souche plus ou moins noble, ne songe qu'à l'acheter par ses cadeaux tandis que la seconde, « fille de gens modestes, analphabètes, ivrognes et tuberculeux (p. 15) » se préoccupe trop de sa personne et de ses activités d'écrivain raté pour accorder la moindre attention à sa fille.

simone piuze
LES CERCLES
CONCENTRIQUES



Dans ce somptueux cottage situé à Westmount sur la Circle Road, chacun vit dans sa tour d'ivoire. Isabelle n'échappe pas à la règle, elle qui ne cesse de se répéter : « je m'appelle Isabelle St-Maurice, j'ai vingt-trois ans, je suis belle, mon âme est en miettes (p. 17) ». Murée dans sa suffisance, gâtée par la vie, n'ayant d'yeux que pour elle-même (des yeux verts et beaux comme ceux de son père et de sa mère), elle ne se refuse aucun plaisir y compris celui de se montrer détestable et égoïste.

On ne s'étonnera donc pas qu'elle ait décidé de s'offrir, un certain jour du mois de juillet 61, un dépuceage grâce aux bons soins d'un bellâtre rencontré sur les plages du lac Long à Saint-Jean de Matha. Ce qui aurait pu être une heureuse révélation prendra l'allure d'un désastre : au moment où son « Romain frisé » (en vérité il s'agissait d'un pur Québécois du nom de Rolland Bérubé !) allait l'asperger virilement de son sperme, le chat de son bel amant a bondi sur le lit et lui a lacéré le visage de ses griffes.

Grâce à la chirurgie esthétique, Isabelle a pu faire disparaître la balafre mais non pas la profonde et indélébile blessure narcissique qu'on lui a infligée ce jour-là.

Le récit illustre donc les séquelles de ce trauma. Punie pour s'être une seule fois donnée à « l'autre », Isabelle punira par la suite ceux qui se

donneront à elle. Ses activités de meurtrière et de taxidermiste seront une sorte d'acting out. Isabelle (qui a décidé de changer son nom pour celui de Palmyre) répétera la scène insupportable qu'elle a vécue avec Romain-Rolland Bérubé à cette différence près que les rôles seront renversés : plutôt que d'être transpercée par le « pénis immense (p. 24) » de son amant, c'est elle qui lui plantera « son » couteau dans le dos. Effectivement Roman-Rolland Bérubé sera sa première victime auquel s'ajoutera, par la suite, Antoine Blondin, un jeune homme rencontré par hasard sur le Mont-Royal.

Le premier chapitre intitulé « Circle Road » relate les événements dont il a été question précédemment. Cette première partie, qui occupe la moitié du roman, est indéniablement la meilleure. On y perçoit, entre le sujet traité et le style qui le décrit, une unité profonde. Dès la première phrase le lecteur est emporté par cette écriture riche et légèrement décrochée : « Dans l'ancre cramoisi de ce matin d'automne, à cheval sur un frisson d'hiver, j'écoute le refrain que chante ma mère du fond de son vivoir à lourdes draperies de velours sang (p. 13) ».

Quant aux deux autres chapitres, ils ont été écrits, selon l'aveu du narrateur (et les affirmations mêmes de l'auteur) sept ans plus tard. L'intrigue, il faut bien le dire, s'en ressent. Il nous est difficile d'admettre que les deux cadavres soient demeurés bien sagement là où ils sont. La congélation offre des avantages que les lois du récit et de la vraisemblance, dans ce cas-ci, se refusent d'admettre aussi aisément. Le narrateur du reste se demande à quelques reprises si elle a bel et bien assassiné Rolland Bérubé et Antoine Blondin. Le lecteur sent bien que ces cadavres sont littéralement des poids morts dans la deuxième partie de la narration. Car si la première se fondait sur le désir de vengeance et de meurtre, la deuxième (« Au chat blanc ») et la troisième (« La spirale ») amorcent une sortie progressive de ces cercles concentriques (qui l'aspiraient inexorablement dans son enfer intérieur) grâce à la présence bénéfique d'Olivier, un jeune adolescent qui est un

peu l'image d'Isabelle à la même époque, et surtout de Hans Herbold (vieille branche ?) avec lequel elle connaîtra à la toute fin du récit l'orgasme libérateur. Le cri de haine se muera en un très beau chant d'amour mais pour y parvenir l'auteur devra « mettre au frigo » les deux cadavres dont elle ne sait trop que faire une fois l'amour redécouvert. Tout au plus Isabelle-Palmyre pourra-t-elle regretter son geste et souhaiter « devenir amnésique (p. 259) » à leur sujet. Indéniablement les amateurs de romans policiers et les épris de justice immanente n'y trouveront pas leur compte. Quant aux autres, ils se laisseront sûrement emporter par la richesse du texte et oublieront ces quelques accroc aux lois de la vraisemblance.

À l'ombre des tableaux noirs de Normand Rousseau est d'une toute autre facture. Dans cette suite de récits, la solitude est impensable parce que la vie de groupe occupe tout l'espace. Nous sommes loin, faut-il le dire, des cottages cossus de Westmount où chaque propriétaire a bien pris soin de délimiter son domaine. Dans le quartier pauvre du narrateur, chaque maison s'appuie sur les autres pour mieux se tenir debout alors que les locataires du bas supportent deux autres familles qui leur piétinent la tête. Chacun vit un pied chez le voisin et assiste, comme à un spectacle, aux événements qui s'y déroulent.



Normand Rousseau dans *À l'ombre des tableaux noirs* se fait chroniqueur. Il décrit en 31 courts tableaux les points forts de son existence depuis son enfance jusqu'à son adolescence. Entre chacun des récits, aucune suite logique sinon un respect tout relatif de la chronologie. L'unité, pour ce qui concerne l'ensemble du texte, dépend plutôt du narrateur : puisque tout passe par son regard, il est normal que sa philosophie de la vie déteigne sur tout le quartier.

À ce titre la note prédominante du texte est celle d'un profond pessimisme. Dans ce milieu pauvre, la dure école de la vie se charge d'apprendre aux enfants comme aux adultes que le bonheur est une illusion. Chacun est libre de caresser tous les rêves qui lui plairont mais le temps se chargera bien vite de les faire éclater comme de ridicules bulles de savon.

Dans cet ordre d'idées, le treizième récit intitulé « Le printemps de Marie-Mouise » prend la valeur d'un texte exemplaire. Marie-Mouise, nouvelle Bovary du prolétariat urbain, attend, en lisant « de petits romans roses (p. 27) » la venue de son prince charmant comme d'autres attendent le père Noël. Défavorisée par la nature, elle entretient malgré tout un optimisme à toute épreuve : un jour ce sera son tour !

De fait elle se mérite le gros lot en la personne de Fred, célibataire endurci, qui lui aussi espérait depuis des années de trouver la perle rare. Entre eux deux un grand amour prend feu embrasant tout le quartier. Car Fred et Marie-Mouise se sont hissés, tout à coup, au niveau du mythe : ils sont la preuve irréfutable, quoique impensable jusqu'à cette date, que l'amour peut être une chose réelle :

L'amour existait vraiment !

Pour la première fois, on pouvait le voir. Il était là dans les yeux de la Marie-Mouise. Il était là dans leurs mains qui se pressaient. L'amour était là en chair et en os comme on ne l'avait jamais vu chez des couples de tourtereaux. Marie-Mouise était heureuse à en éclater et Fred avait peine à parler tellement le bonheur lui montait à la gorge. (p. 131)

Inutile de dire que « pendant un mois, toute la paroisse prépara les noces dans une sorte de fièvre indescriptible (p. 131) ». Fred et Marie-Mouise, supportés par tout le quartier, se devaient d'être fêtés à leur mesure : tant de couples déçus par l'amour y trouveraient une consolation !

La noce eut lieu, le retour du voyage aussi, puis le bonheur du couple inscrit sur leur visage, la grossesse et finalement la naissance de l'enfant... qui « mourut quelques heures plus tard (p. 136) » avec le résultat que le bonheur de Marie-Mouise s'écroula d'un coup et que Fred se mit à boire et mourut, quelque temps après, dans le lit de Moëlla la putain du quartier.

Le triste échec de Marie-Mouise confirme les convictions de tous les habitants du quartier : l'amour n'existe pas sinon dans les romans roses que Marie-Mouise lisait à l'époque de son long célibat. Il est illusoire d'y croire.

À l'instar de ce récit, la plupart des tableaux dessinés par Normand Rousseau ont pour thème principal celui de la chute ou de la défaite. Cela est vrai pour la tante Floride abandonnée par son anglais de mari qui l'avait si généreusement entretenue sur les plages chaudes de la Floride, vrai aussi pour Culbas Lespattes, ridicule petit nain devenu célèbre lutteur et brutalement terrassé par le fisc, vrai encore pour Popol le grand séducteur de toutes les épouses du quartier bêtement anéanti par une vengeresse descende de la vessie, vrai de plus pour Moëlla la sensuelle et très belle putain de la paroisse morte « dans la laideur, la puanteur et la pourriture ». Tout le monde y passe y compris le narrateur lui qui, par exemple, a économisé pendant des semaines pour se payer « Guitarine » et qui, au moment où il disposait de la somme nécessaire pour se procurer la merveilleuse guitare, apprend du marchand qu'elle a été vendue la veille.

Le destin frappe toujours bas. C'est ce qui se produisit pour le père Faustin, le poète vagabond de la place, qui au temps de sa jeunesse avait voulu marier la vieille Fa mais avait, quelque temps avant la noce,

attrapé une maladie vénérienne qui lui avait coûté la jambe droite... et son mariage. On pourrait multiplier les exemples et citer même le cas de Max, le gros matou, qui, après avoir livré le plus terrible combat qui ait été vu contre les rats du hangar, était sorti victorieux de cette sombre arène pour mourir au pied de sa maîtresse.

Rares sont les récits où les personnages remportent la victoire. Il y en a quelques uns cependant (v.g. « Tirez les premiers, Messieurs les Barbares », « Un lancethon en noir et blanc », « Apprenti-orateur, c'est pas si sorcier ») mais ils sont si peu nombreux qu'on les oublie presque.

« Je devais apprendre, dira le narrateur, que nous sommes tous plus ou moins défigurés par la vie (p. 82) ». Telle est la loi de *À l'ombre des tableaux noirs*, loi si constante et si violente qu'elle démoraliserait tout lecteur si ce n'était de l'humour permanent qui fait contrepoids aux malheureux événements qui frappent les principaux personnages de cette galerie. Plutôt que d'en pleurer, il vaut mieux en rire. Telle est du moins l'attitude de Normand Rousseau qui dans ces récits brefs et vifs tient par-dessus tout à nous dérider.

Si l'écriture est humoristique, elle pose tout de même problème. Le milieu dont il est question oblige l'auteur à faire preuve de simplicité. Pour y parvenir l'auteur tombe parfois dans la lourdeur tandis qu'à d'autres moments, incapable de respecter son propre projet d'écriture, il utilise un langage qui détonne. Cette faiblesse du style (un certain nombre d'incohérences surtout) peut expliquer la préférence du jury pour le roman de Simone Piuze. Mais il est difficile, il faut bien l'avouer, de trouver le ton juste quand il s'agit de faire parler le peuple québécois. Normand Rousseau n'est pas le seul à se débattre avec cet épineux problème de « ton ». Beaucoup d'autres avant lui se sont butés au même obstacle. À ce titre la tentative de Rousseau n'est pas totalement réussie. Pour le reste le livre est fort captivant.

En somme deux prix littéraires qui méritent indubitablement d'être lus.

André Vanasse